

## L'ORFÈVRERIE

COMMUNICATION PRÉSENTÉE LE 24 AOÛT 2002  
 AU « COURS D'ÉTÉ » INTITULÉ  
 « L'ART MOSAN. DE LA FIN DU GOTHIQUE À LA RENAISSANCE »

**Abréviations**

Exp. 1966 = *Lambert Lombard et son temps*, Liège, 1966.

Exp. 1991 = *L'orfèvrerie civile ancienne du pays de Liège*, Liège, 1991.

ORL = P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du XV<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, 2 volumes, Liège, 1966 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Publications exceptionnelles, n° 2).

L'art mosan, a-t-on dit, est un concept à géométrie variable. Très jolie formule ! Très jolie pirouette ! Mais les concepts à géométrie variable font-ils partie des outils intellectuels des historiens et des philologues, pour ne pas parler des physiciens et des chimistes ? Je me permets d'en douter.

Je me suis souvent demandé pourquoi la formule sortie des méninges de Charles de Linas en 1881 a été plébiscitée par les Liégeois. C'est sans doute parce qu'ils sont portés à être éblouis par les Parisiens. Ils auraient bien ri, les Parisiens, si Jules Helbig et Joseph Brassinne leur avaient proposé, *a contrario*, de donner à leur art le nom d'*art sequanien*.

« Art mosan » ne figurera pas dans le titre de l'exposition qui doit se tenir en 2004. Pas plus qu'en 1972. J'en prends bonne note.

Cela dit, l'Histoire de l'art, science encore tâtonnante, regorge de concepts au moins aussi discutables que celui d'art mosan. Ainsi art wallon. Ainsi art flamand. Ainsi tous ceux qui sont plus ou moins sourdement gangrenés de racisme, de nationalisme ou de sous-nationalisme.

En tout cas, l'orfèvrerie dont je vais vous entretenir n'est pas mosane. Elle est liégeoise, sans la moindre discussion. Elle est signée par des poinçons qui sont bien ceux de la Cité, et nullement ceux de la principauté, du diocèse ou du bassin de la Meuse moyenne.

Les poinçons, faut-il le rappeler, sont des marques conçues pour décourager les faussaires, en vue de rassurer le client, et donc de le retenir. Ils appartiennent à la même catégorie que les empreintes monétaires. Ils font le bonheur des chercheurs assoiffés de connaissances solidement établies. A Liège, ils ont été imposés par Adolphe de La Marck, qui a régné de 1313 à 1344 ; et ce n'était peut-être pas une innovation. Mais les témoins parvenus jusqu'à nous, ceux qui peuvent être mis sous la loupe, ne sont pas antérieurs au xv<sup>e</sup> siècle. Le « pouçon et marck de la cité » est dès les origines l'aigle à deux têtes, et cela restera vrai jusqu'à la Révolution. C'est par référence à l'autorité souveraine, celle du Saint Empire romain de la nation germanique. Saint-Trond aussi a adopté l'aigle, mais en ajoutant les lettres S et T ; une excellente idée. À Visé, le poinçon éphémère forgé vers 1700 associe le perron



et l'écu chargé d'une bande. S'inspirer ainsi du blason de la cité, c'était agir comme presque partout; exemple bien connu: la pomme de pin à Augsburg. À Liège, le perron n'apparaît qu'au xviii<sup>e</sup> siècle, et c'est pour distinguer un aloi non autochtone: celui des louis d'argent du royaume de France; un embrouillamini dans lequel on a longtemps perdu son latin.

C'est sur un objet extraordinaire qu'apparaît l'un des plus anciens poinçons liégeois connus: un jésueau (ORL, fig. 224 et 226). Un «repos de Jésus», un tout petit berceau avec une figurine de l'Enfant, un attendrissant objet de piété qui fait penser à un jouet, une crèche réduite à son plus simple élément (argent en partie doré, 12 x 12 x 8 cm). Il fait l'orgueil de la Société archéologique de Namur. Il vient probablement de l'abbaye de Marche-les-Dames. Il porte un second poinçon qui est certainement celui de l'orfèvre; illisible, malheureusement. Ses ornements, d'inspiration architecturale, relèvent du gothique finissant. Rien encore n'y annonce la Renaissance. Il est à dater du xv<sup>e</sup> siècle, et plutôt de son début, à en juger principalement par le style des deux figurines qui l'ornent, celles de sainte Barbe et de sainte Catherine d'Alexandrie.

Il a un frère jumeau. Jumeau à la projection du moins (ORL, fig. 225). Mais en réalité beaucoup plus grand: 28 x 26 x 18 cm. Et sans le moindre poinçon. Il était en 1936 dans la boutique d'un grand marchand londonien. Il était quand je l'ai examiné entre les mains d'un grand collectionneur irlandais. Serait-ce une copie, frauduleuse ou non, réalisée par un orfèvre britannique travaillant d'après une reproduction et confondant les centimètres avec des pouces? Je me pose la question depuis plus de quarante ans... La réponse sera peut-être fournie par les méthodes de laboratoire. Mais elles sont présentement incapables de la donner, pour autant que je sache.

Voici moins étonnant: un reliquaire-ostensoir (ORL, fig. 130). Deux poinçons: l'aigle et une marque d'orfèvre, la lettre G. Des armoiries qui restent à identifier. Une inscription en graffito: «weicht XXIX onsen» (29 onces = 870 gr). Des ailerons ajoutés bien après la création, vers 1630, on peut l'établir par des comparaisons. L'objet se trouve dans le trésor de l'église de Zottegem, pas loin de Gand, fort loin de Liège. Il a fait partie du butin des soldats de Charles le Téméraire lors du sac de 1468, on le parierait; on ne saurait le prouver.

Cette catastrophe a mis pour longtemps l'orfèvrerie en veilleuse dans la Cité ardente, évidemment.

Un émouvant témoin de ce temps calamiteux est à découvrir dans le trésor de la cathédrale actuelle, je crois. Il y a là une icône byzantine (fort repeinte) nommée «la Vierge de saint Luc» parce qu'elle passait pour une oeuvre du saint patron des peintres. Dans son riche encadrement d'orfèvrerie, les quatre plaquettes d'angle font tache: minces et d'exécution sommaire, elles crient misère (ORL, fig. 179). Elles montrent en buste, un évêque, la mitre fait foi. Sur ses épaules, une sorte de capeline à bords crénelés. C'est le rational, caractéristique ordinaire (mais non exclusive) de saint Lambert. Or, l'on rêvait à Liège depuis 1472 de lui offrir un buste-reliquaire. En 1489, au plus noir de la guerre intestine consécutive à la déconfiture des Bourguignons, on lui a adressé des supplications désespérées, en organisant une procession en son honneur. Il n'est pas téméraire (c'est le cas de le dire!) de croire que les quatre plaquettes ont été exécutées à Liège et incorporées au cadre en cette circonstance.



Vingt-trois ans plus tard, un buste-reliquaire de taille «gigantale» (c'est le mot de Philippe de Hurgès) était porté triomphalement par les rues de la cité. Cette œuvre extraordinaire, dont les Liégeois ne sont pas assez fiers, était-elle due à l'un d'entre eux ? Ils se sont très longtemps plu à le croire. J'ai essayé d'en faire la démonstration à l'époque lointaine où je préparais ma thèse de doctorat. Mais lorsque j'ai relu ma démonstration à tête reposée, elle m'a laissé sceptique moi-même. Heureusement pour moi, je me suis montré capable d'exercer contre mes propres convictions l'esprit critique dont mes maîtres m'avaient armé. J'ai donc viré de bord et entrepris de démontrer qu'il a pour auteur l'illustre orfèvre Hans von Reutlingen. Bien m'en a pris. Des années plus tard, j'ai eu l'inoubliable bonheur de découvrir sur le buste son poinçon et celui de la ville où il était installé, Aix-la-Chapelle. Aix-la-Chapelle: une aigle monocéphale; l'orfèvre: une sorte de X, formé de l'I de Iohann (rebaptisé Hans) et du R de Reutlingen (*Bulletin de l'Institut royal du Patrimoine artistique*, t. XIV, 1973-1974, p. 71, fig. 21). Je n'en dis pas plus, car je sortirais de mon sujet. Je ne vous montre même pas le buste-reliquaire à l'écran. Dans l'intention délibérée de vous frustrer. Si le cœur vous en dit, vous pourrez prendre votre revanche. J'ai accepté de faire un exposé sur le buste-reliquaire au Trésor de Saint-Paul, le jour de la fête de la Translation de saint Lambert, le 17 septembre prochain. Un exposé rien que sur lui. Pour vingt personnes, qui disposeront chacune d'un tabouret. Un exposé réservé aux membres de l'IAL. Si vous n'êtes pas du nombre, n'hésitez pas à profiter de l'occasion pour les rejoindre ! Réclame non payée.

Sous le règne réparateur d'Érard de La Marck, l'orfèvrerie renaît de ses cendres. Et tout naturellement dans l'admiration pour Hans von Reutlingen. Plusieurs calices sont là pour l'attester. Celui que conserve le Rijksmuseum d'Amsterdam est superbe et compliqué (ORL, fig. 90). Il ne montre aucun poinçon, ce qui reste à expliquer. A défaut, il est stylistiquement «signé», caractérisé qu'il est par un étrange refus de la structuration tectonique (*Enttektionisierung*), par un goût singulier du contraste illogique. Il pourrait bien être de Meister Hans lui-même, comme je le soulignais en 1966 déjà. Il a été donné par un Liégeois, Tilman de Herckenrode le jeune, chanoine de Saint-Jean et doyen de Ciney. Mais ce n'est pas un argument. En 1515, Lambert d'Oupeye, chancelier et vicaire général d'Érard de La Marck, ordonne par testament de faire réaliser un buste-reliquaire de sainte Anne; il choisit l'orfèvre auquel la réalisation sera confiée *magistrum Johannem Aquensem*. L'année suivante, celui-ci livre à l'abbaye du Val-Saint-Lambert une crosse qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, trois fois hélas ! (ORL, p. 101)

Trois calices analogues sont, eux, indubitablement liégeois: ils sont marqués de l'aigle à deux têtes. Ils portent aussi un poinçon d'orfèvre parfaitement lisible: la lettre L. Or, à l'époque de leur réalisation, un des orfèvres les plus en vue à Liège porte le nom de Léonard de Bommershoven, alias Bommersomme. Ce L est la marque de ce Léonard, la chose est sûre, ou presque (ORL, p. 59-61 et 127). L'un d'entre eux (ORL, fig. 92) se trouve à Notre-Dame de Saint-Trond. Il porte une inscription qui mentionne un chanoine de Saint-Paul, Pierre de Herckenrode. Il doit dater de 1531 au plus tard, car le chanoine devient vice-doyen cette année-là. Les colonnettes torsées et les flammes entre les godrons sont supprimées; les godrons et les lobes ne sont plus décalés; les remplages sont remplacés par rinceaux; le crucifix est gravé, et non plus rapporté; on voit des chérubins sur les boutons et des denticules sur la plinthe.



Les deux autres sont de vrais jumeaux. Ils ont été offerts en 1528 par la même personne, le chanoine tréfoncier Jean de Doeren. L'un au couvent des croisiers de Liège; il est passé dans le trésor de Saint-Jacques; il a été déposé au MARAM (ORL, fig. 91 et 94); il porte douze figurines coulées (dix des apôtres, Hélène et Constantin) et de belles gravures (six scènes de la Passion, blason). L'autre à l'église de Beringen, *ecclesiam suam* (ORL, fig. 93). On notera la suppression des arcs contrastant avec les lobes.

Pierre COLMAN

(suite et fin dans la prochaine livraison)

## AUX COULEURS DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

En cette période de fêtes, sur les rayons des libraires, difficile de rater les ouvrages de Michel Pastoureau consacrés à l'histoire des couleurs ! Invité l'an dernier à l'ULg par Liliane Bodson et Jean-Louis Kupper, Michel Pastoureau a parlé du «bleu». Le bleu devient au XIII<sup>e</sup> siècle la plus belle des couleurs, associée à l'idée de joie, d'amour, de loyauté, de paix et de réconfort. Son principal agent de promotion est le roi de France qui adopte cette couleur en l'honneur de la Vierge (le bleu manteau marial) et la popularise (le bleu aristo, le bleu des vitraux de Chartres et de Saint-Denis ...).

Ce brillant exposé nous a donné l'idée d'organiser toute une journée sur le thème de «La couleur au Moyen Âge» le 5 décembre dernier au Centre d'Études Historiques de Malmedy, *Malmedy. Art & Histoire*, qui est une émanation du Service d'Histoire du Moyen Âge de l'ULg et notamment une tribune suivie, depuis une quinzaine d'années, pour des conférences de haut niveau scientifique. La Ville de Malmedy et l'Université ont ainsi accueilli près de 150 personnes, étudiants, stagiaires de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique de Bruxelles (IRPA), universitaires belges et étrangers, dont une majorité de Liégeois des Facultés de Philosophie & Lettres et des Sciences réunies. Pluridisciplinarité et interdisciplinarité étaient en effet au rendez-vous.

En matinée, sous la présidence du professeur Jacques Stiennon, Madame Claude Coupry, Ingénieur CNRS (Paris) et collaboratrice au Centre d'Études Médiévales d'Auxerre, a présenté une communication sur les couleurs dans les manuscrits. Depuis une vingtaine d'années, le développement technologique des méthodes analytiques a permis l'analyse et l'identification des pigments dans les manuscrits. Son étude d'un ensemble bien circonscrit des manuscrits de Fécamp (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) lui a permis des remarques très pertinentes sur l'utilisation des couleurs rouges et bleues, montrant également que l'analyse est un moyen de comprendre la technique et le savoir-faire de l'enlumineur. Madame Coupry a la double compétence de la chimiste et de l'historienne. Dans le cadre du cours de paléographie médiévale de l'ULg les étudiants en ont beaucoup retiré dans leur découverte des supports et instruments pour écrire. Madame Coupry a aussi souligné les apports de la spectroscopie Raman si bien développée à Liège par le professeur Bernard Gilbert.

